

Muze

3/5 RUE BAYARD
75393 PARIS CEDEX 08 - 01 44 35 60 60

NÉE À PÉKIN EN 1958, XINRAN A D'ABORD CONNU LA CÉLÉBRITÉ EN CHINE COMME JOURNALISTE. EXILÉE À LONDRES, DEVENUE PROFESSEURE, ELLE A DÉCIDÉ D'ÉCRIRE POUR MONTRER À SES ÉTUDIANTS « QUI SONT VRAIMENT LES FEMMES CHINOISES ». ENTRETIEN AUTOUR DE *BAGUETTES CHINOISES*, UN ROMAN REVIGORANT.

XINRAN

EXTRAIT

Baguettes chinoises, éd. **Picquier** 352 p., 19 €.

« Mon père reproche toujours à ma mère de n'avoir su mettre au monde que des baguettes les unes après les autres.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Mettre au monde des baguettes ? Quelles baguettes ?

– Dans mon village, c'est comme ça qu'on appelle les filles, des baguettes. Les garçons, eux, ce sont des poutres. Ils disent que les filles ne servent à rien et que ce n'est pas avec des baguettes qu'on peut soutenir un toit. »



Xinran s'est fait connaître dans le monde entier, en 2002, en publiant un recueil bouleversant de témoignages de femmes, *Chinoises*. Elle vit alors en Angleterre, où elle s'est exilée, en 1997, après avoir accompli une brillante carrière de journaliste de radio en Chine. C'est dans l'exercice de son métier qu'elle a rencontré ces femmes ou reçu leurs lettres. L'aventure commence en 1983, lorsque le gouvernement chinois décide de développer son secteur audiovisuel et fait appel à Xinran, professeure à l'université de l'armée. À moins qu'elle ne commence en 1966, lorsque Xinran, 7 ans et demi, est arrachée à sa famille, considérée comme bourgeoise et contre-révolutionnaire, pour être jetée dans un orphelinat militaire. Durant sept années de privations et d'humiliations, elle se forge le caractère. Parce qu'on l'enferme dans une bibliothèque pour lui apprendre à « devenir meilleure », elle



« EN ARRIVANT À LONDRES, J'ÉTAIS COMME CES FILLES DE LA CAMPAGNE DÉBARQUANT EN VILLE DANS BAGUETTES CHINOISES. J'AI DÛ TOUT RECOMMENCER DE ZÉRO. »

découvre les livres et cela l'aide à survivre à la barbarie de la Révolution culturelle. Durant toutes ces années ses parents sont emprisonnés. Elle ne les reverra qu'à 19 ans. Ne pouvant écrire sur elle-même, Xinran prête sa plume aux Chinoises d'aujourd'hui. Dans son nouveau roman, *Baguettes chinoises*, elle raconte les parcours de trois sœurs d'une famille paysanne de six filles, prénommées par leur place dans la famille : Trois, Cinq et Six.

Muze : Trois sœurs, c'est surprenant. En France, on s'imagine que toutes les familles chinoises ont un enfant unique...

Xinran. Comme beaucoup de politiques en Chine, celle de l'enfant unique, mise en place en 1979, n'a pas été suivie dans les campagnes. On y trouve toujours des familles de cinq et jusqu'à dix enfants. Je vous parle des régions les plus pauvres, dans l'ouest, dans les régions montagneuses, celles du fleuve Jaune. Là-bas, on peut, comme je l'ai écrit, appeler des sœurs par des numéros. Ces filles n'ont pas leur place dans la société. Elles seront tuées à la naissance, vendues ou mariées dès leur plus jeune âge.

Il y a une explication à cette prédominance masculine ?

Une famille qui met au monde un garçon reçoit de l'État un lopin de terre supplémentaire. Il est donc synonyme de force de travail et d'accroissement de la propriété. Or la Chine est encore très fondée sur l'agriculture. Il y a un décalage d'au moins cinq siècles entre la vie en ville et celle dans les campagnes, où vous n'avez ni électricité, ni eau courante, ni évidemment de télévision.

Vous racontez trois parcours réussis de jeunes sœurs de la campagne qui débarquent en ville. C'est un livre revigorant. Mais est-il réaliste ?

Ah oui, car, ces trois jeunes filles, je les ai rencontrées. J'en ai fait des sœurs, ce qu'elles n'étaient pas, mais leur parcours est exact. Il n'est pas également réussi pour toutes. Ces filles sont emblématiques. Certaines, comme Trois, trop fragiles affectivement, finissent par rentrer chez elles pour vivre la vie de leur mère. D'autres, comme Six, parce qu'elles sont éduquées scolairement ne voudront jamais rentrer. Et pour finir, beaucoup de filles, comme Cinq, apprennent en ville un peu à lire ou à écrire. Cinq n'est jamais allée à l'école mais elle a beaucoup appris de sa mère. Elle est instinctive. C'est mon personnage préféré.

C'est un roman qui fait plaisir à lire, tandis que *Chinoises* était un recueil de témoignages si dur, si violent...

C'est une question d'époque. *Chinoises* était antérieur à 1997, alors que *Baguettes chinoises* est postérieur à 2000. La Chine change à une vitesse prodigieuse. Parmi les étudiants, à Pékin, dans une même famille, à trois ans près, des frères ou sœurs n'ont pas la même éducation ni le même avenir qui s'ouvre à eux. Avant 1997, ces filles n'avaient pas leur place en ville. Mais, peu à peu, elles l'ont conquise. Et puis les citadins vivent de mieux en mieux. Ils ont plus d'espace, plus d'argent, plus de temps pour penser. Ils font plus attention à ces jeunes campagnardes. Avant, seule comptait la bataille pour la vie.

L'entretien/Xinran

Vous avez raconté les histoires de dizaines de femmes, la vôtre ne mériterait-elle pas un roman, elle aussi ?

C'est ce que me demandent mon mari et mon fils. Mais je ne peux pas. Ce serait trop douloureux. Il y a peu de temps, j'ai tenté de parler avec ma mère. Je sais qu'elle voudrait savoir ce qui m'est arrivé durant la Révolution culturelle, de même que je voudrais savoir comment elle a survécu dans les prisons. Nous sommes restées assises quatre heures face à face sans parvenir à parler. J'évoque brièvement mon enfance dans *Chinoises*. À sa lecture, mon père a eu une crise cardiaque. Ma mère ne l'a pas lu. Ma génération reste muette sur la Révolution culturelle, comme celle qui a vécu les camps de concentration. Sauf qu'en Europe vous aviez des photos pour témoigner. En Chine, tout a été brûlé.

Serait-ce cette enfance qui vous aurait permis de vous intéresser au sort des autres femmes ?

C'est certain. Beaucoup de mes amies sont mortes. C'est si pesant. Mais je voulais donner la parole à ces femmes sans espoir. La nuit, je peux à peine dormir, je me revois, enfant, aux mains des gardes rouges qui violaient des filles à côté de moi. Le jour, je peux me maîtriser, en parler un peu, comme maintenant. Mais, la nuit, mes cauchemars reviennent. Je me réveille en sursaut, je mets parfois une demi-heure à comprendre où je suis. C'est pour cela que j'ai quitté la Chine, dans l'espoir d'échapper aux somnifères. Mon travail à la radio ravivait tout cela, j'étais en train de me tuer.

Pourquoi avez-vous choisi l'Angleterre ?

Mon grand-père avait travaillé avec les Anglais et c'est à cause de cela que ma famille a été punie. Enfant, on me racontait des histoires sur l'Europe. C'était en moi. J'avais étudié un peu l'anglais mais cela n'a pas suffi. Mon arrivée à Londres a été un choc. En Chine, j'étais une présentatrice de radio connue. On me demandait des autographes dans la rue. À Londres, je n'étais rien, une réfugiée. J'ai tout recommencé de zéro, comme femme de ménage. Mais c'est cette expérience-là qui m'a permis d'écrire *Baguettes chinoises*. Parce que j'étais comme ces filles de la campagne arrivant en ville, ne maîtrisant ni le langage, ni les coutumes. En rentrant en Chine, je les ai interviewées. C'était encore plus dur pour elles. Car moi, au moins, j'avais déjà 40 ans et de l'expérience.

Vous êtes passée du témoignage à la fiction en partant d'un même matériau. Pourquoi ?

Mais je n'ai pas l'impression d'écrire de la fiction. *Funérailles célestes*, c'est une histoire vraie, et pour ne rien écrire de faux sur la philosophie tibétaine j'ai fait huit ans de recherches. Là, le seul élément de fiction, c'est d'avoir fait des sœurs de filles qui ne l'étaient pas et d'avoir mis un peu de moi dans leurs sensations et leurs réactions, surtout dans celles de Cinq.

Comment vous êtes-vous mise à écrire des livres ?

Sous l'effet de la colère. J'ai fini par devenir professeure à Londres et mes étudiants lisaient des ouvrages sur la Chine. Ils avaient cette idée fautive que les Chinoises n'ont pas d'émotions, qu'elles se moquent du sexe, de l'amour, de la beauté. C'était injuste. J'ai voulu leur montrer qui elles sont vraiment. ■

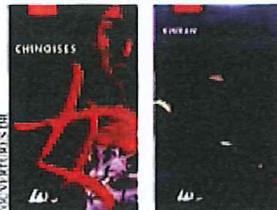
Recueilli par Stéphanie Janicot



ACTU/ROMAN NOTRE AVIS Baguettes chinoises

Trois a un don pour bien présenter les légumes. Lorsqu'elle débarque à Nankin de son village natal, elle est engagée par un restaurant et se met à gagner de l'argent. Ses deux petites sœurs la rejoignent. Cinq, analphabète, trouve une place dans un centre de remise en forme thermal, et Six, plus éduquée, dans une maison de bibliothèque. Sur leur chemin, elles croisent des patrons bienveillants, de jeunes étrangers qui leur ouvrent les yeux et des amoureux pas très fiables. Ce beau roman, doux et drôle, même si tout n'est pas toujours facile, conjugue le plaisir de la lecture avec celui de s'instruire sur les réalités de la Chine d'aujourd'hui. (Traduction du chinois par Prune Cornet) **S. J.**

LIRE XINRAN



CHINOISES (2003)

Des jeunes filles désespérées d'être mariées de force à de vieux barbons, des femmes dont la vie de soumission aux hommes ou aux événements extérieurs (répressions militaires, catastrophes naturelles, misère...) vous tirent des larmes composent ce recueil. Avec, pour fil conducteur, le travail de Xinran à la radio, le contexte dans lequel elle a rencontré chacune et les difficultés qu'elle a affrontées pour imposer ces témoignages à la radio. Éd. Picquier poche, 351 p., 8,50 €.

FUNÉRAILLES CÉLESTES (2008)

Parmi tous les témoignages recueillis par Xinran, celui d'une vieille femme aux allures de Tibétaine, devenue l'héroïne de ce roman. Une jeune Chinoise part à la recherche de son mari, étudiant en médecine enrôlé par l'armée chinoise au Tibet, refusant de croire à sa mort. Son parcours durera trente ans, au cours desquels elle aura découvert le monde tibétain et se sera trouvée elle-même. Éd. Picquier, 190 p., 17 €.

Venez rencontrer Xinran au festival *Étonnants voyageurs*, à Saint-Malo, du 10 au 18 mai. Ce Festival international du Livre et du Film explore, cette année, le thème « Migrations ». www.etonnants-voyageurs.com (voir notre article p. 92)